

vait au sud et à une grande hauteur, et présentait un front presque perpendiculaire au nord-ouest. Quoique l'on n'aperçût pas de naturels, cependant on voyait souvent leurs traces. Un grand marécage que l'on rencontra le 3 empêcha de poursuivre la route droit à l'est. On fit un détour, et l'on se trouva sur les bords du Hastings, dans un endroit où la marée se faisait sentir. Pendant la nuit on entendit distinctement le murmure de l'eau qui montait. « Ce fut, dit M. Oxley, un son bien agréable pour nos oreilles; car il annonçait que nous étions enfin arrivés, après une course de quatre mois et demi, au terme de notre voyage. » Une belle rivière, venant du sud, se joignait au Hastings. Elle avait trois cents pieds de large : on la nomma King's-River. Tout le monde était occupé à couper du bois le long des deux rivières pour ouvrir une route aux chevaux. Le 5 on vit beaucoup de naturels péchant en pirogues. Les voyageurs se fatiguèrent à leur faire des signes pour les engager à s'avancer. Ces sauvages ne les comprirent pas. Cependant on avait besoin de ces embarcations pour passer le King près de son confluent, afin d'éviter le long détour qu'il aurait fallu faire pour le remonter.

On fut plus heureux le 6. « Déjà, dit M. Oxley, nous nous étions mis en route pour suivre la rive

gauche du King, lorsque nous parvîmes à faire venir à nous deux naturels avec leurs pirogues que nous retînmes, et nous leur donnâmes une massue en échange. A deux heures tout fut transporté à l'autre rive. On examina la route qu'on allait suivre, et l'on trouva une autre rivière qui, un demi-mille plus bas, se jetait dans le Hastings. On ouvrit donc un chemin pour y conduire les chevaux, et l'on garda la pirogue. Quand on fut de l'autre côté, on se trouva au milieu d'une belle forêt; ensuite on entra dans un pays ouvert. De temps en temps des lagunes bordaient le Hastings; il fallut dans un endroit construire un pont pour faire traverser aux chevaux un affluent de ce fleuve. Pendant que l'on était occupé à cette opération le 8 octobre, « nous entendîmes, dit M. Oxley, des naturels qui nous appelaient: on leur répondit, et bientôt ils parurent au nombre de dix. Aussitôt ils élevèrent leurs mains en l'air, et les frappèrent l'une contre l'autre pour nous montrer qu'ils étaient absolument désarmés. Voyant qu'ils n'étaient pas disposés à s'approcher de nous, j'allai à eux. Ils se retirèrent à une certaine distance, à l'exception de trois, parmi lesquels je reconnus le jeune homme dont nous avions emprunté la pirogue. Je leur donnai des hameçons et des peaux de kangourous; mais les autres restèrent toujours éloignés.

Bientôt je les quittai, et je montai sur mon cheval; à l'instant ils se mirent à fuir de toutes leurs forces, comme s'ils eussent craint pour leur vie. C'étaient tous de beaux hommes, bien faits, robustes et bien portans.

« La rivière passée, nous avons voyagé dans un beau pays, coupé par des broussailles et des forêts, et arrosé par des ruisseaux. Au bout de quatre milles nous avons éprouvé la satisfaction inexprimable d'arriver sur le bord de la mer, qui à un demi-mille de l'entrée formait un port pour la rivière que nous avions suivie depuis le mont Sea-Siew. Ainsi, après avoir parcouru 350 milles en ligne directe, depuis les bords du Macquarie, à travers un pays inconnu, sans avoir éprouvé de grands malheurs, nous eûmes le plaisir de voir que ni notre peine, ni notre temps n'avaient été inutilement employés. »

M. Oxley dressa un plan de l'embouchure du Hastings, et s'assura que le bassin qu'elle formait pouvait recevoir des navires de commerce qui ne tireraient pas plus de douze pieds d'eau. En dedans de la barre le chenal était encore plus profond; ce qui assurait des moyens de communication avec l'intérieur du pays, et donnait les facilités de créer dans ce lieu un établissement utile à la colonie.

Les naturels étaient nombreux. Ils parurent

très-timides, et peu portés à entretenir des liaisons avec les Européens. On attira cependant quatre jeunes gens: leurs appréhensions disparurent quand on leur eut fait présent d'hameçons, de lignes et d'autres objets. Ils connaissaient l'usage des armes à feu; car lorsqu'ils voyaient un Anglais prendre son fusil, ils s'enfuyaient, et ce n'était qu'après qu'il l'avait posé à terre qu'ils se hasardaient à revenir.

Ce port était très-poissonneux, malgré la quantité de requins qui s'y trouvaient: on en prit un que l'on offrit aux sauvages. Ils ne voulurent pas y toucher, montrant par leurs signes qu'il leur ferait du mal. Cependant les Anglais en mangèrent sans en éprouver aucun mauvais effet.

Ce bras de mer fut nommé port Macquarie: c'était un hommage légitimement dû au gouverneur pour les encouragemens qu'il avait donnés à l'expédition. Les collines boisées des environs sont remplies de grands kangorou; les marais, qui dans plusieurs endroits bordent ce port, servent de refuge à des quantités innombrables d'oiseaux aquatiques: tout le canton voisin est bien arrosé.

Le 12 on se mit en marche au sud pour Sydney. Tantôt on s'éloignait du rivage, tantôt on s'en rapprochait. Le pays à une certaine distance était d'une hauteur modérée, fertile et bien boisé. Souvent des lagunes d'eau douce ou d'eau salée

s'étendaient parallèlement à la côte, recevait des ruisseaux que l'on ne traversait pas toujours facilement; quelques-unes communiquaient avec la mer par des ouvertures, où des bateaux pouvaient entrer de mer haute. On perdit un cheval qui se noya dans un de ces lacs; on fut obligé dans cet endroit de construire une espèce de pirogue grossière pour effectuer le passage. Toutes ces lagunes sont fréquentées par les naturels; ils évitèrent constamment les voyageurs.

On avait aperçu le 18 sur le rivage près du cap Hawke un petit canot presque entièrement enterré dans le sable, mais encore en bon état. Le lendemain en essayant de couper une pointe de terre qui aurait épargné une marche de quelques milles, on trouva que la partie basse du pays ne consistait qu'en un marais d'eau douce, entrecoupé d'espaces couverts de broussailles stériles et touffues, semblables au territoire situé entre Sydney et Botany-Bay le long de la côte. On revint donc sur la plage; et passant plus près de la pointe, on trouva les restes d'une cabane évidemment construite par des Européens, puisque l'on y avait employé la scie et la hache. « A peu près quatre milles plus loin, du côté du cap Hawke, nous fûmes tout à coup arrêtés, dit M. Oxley, par un grand bras de mer dont l'embouchure avait près d'un mille de largeur. La

marée allait être haute, et la mer brisait en travers avec une violence épouvantable, de sorte que nous n'avions pas beaucoup d'espoir de pouvoir passer. Ayant déjà éprouvé plusieurs fois la difficulté pour ne pas dire l'impossibilité d'essayer de faire le tour de ces bras de mer, nous nous sommes arrêtés à un demi-mille de son entrée, dans un endroit où il y avait de l'herbe excellente pour les chevaux, dont la plupart étaient tellement harassés, que je commençais à craindre de ne pouvoir en conduire qu'un petit nombre à Newcastle. Comme il était de bonne heure, un détachement partit pour aller examiner les bords de la baie, et s'assurer s'il y avait moyen de la tourner. Une excursion à huit milles de distance prouva qu'il ne fallait pas songer à prendre ce parti, et que l'on devait se borner à essayer de passer près de l'entrée, parce que de nombreux courans d'eau douce qui avaient leur source dans des lagunes ou des marais profonds et impraticables, présentaient un obstacle insurmontable pour nos chevaux. Le bras principal se partageait en deux larges branches au sud-ouest et à l'ouest, dont la profondeur paraissait considérable, et qui s'étendaient à perte de vue: à l'ouest dans le lointain s'élevaient des collines boisées.

« Dans cette situation embarrassante nous n'avions d'autre perspective devant nous que d'ef-

fectuer notre passage dans une pirogue d'écorce, et de laisser nos chevaux derrière nous, parce que la largeur du canal, qui heureusement à mer basse n'excédait pas un quart de mille, et l'extrême rapidité de la marée, qui était de trois milles par heure, excluait toute espérance raisonnable de leur voir traverser l'eau à la nage dans leur état de faiblesse actuel. Tout à coup nous avons pensé au canot que nous avions vu sur le rivage; mais nous en étions éloignés de près de quatorze milles, et il n'y avait d'autre moyen de l'amener que de le porter sur les épaules: ces difficultés ne pouvaient arrêter des gens dans notre position; on convint donc que douze hommes partiraient avant le jour, et feraient leurs efforts pour apporter cette embarcation à la tente, pendant que ceux qui resteraient prendraient soin des chevaux et du bagage, et prépareraient tout ce qui serait nécessaire pour radouber le bateau.

« Nous venions de nous convaincre par notre expérience que l'on ne peut se fier beaucoup aux meilleures cartes marines, pour faire connaître tous les bras de mer et toutes les ouvertures d'un long espace, à celles de Flinders même, qui ont donné de la manière la plus exacte et la plus détaillée la direction de cette côte, ainsi que la position des caps et des principales pointes; mais on n'y voit pas les embouchures de lagunes,

parce que la distance à laquelle ce navigateur était obligé de se tenir, ne lui permettait pas d'apercevoir ces points, qui sans doute sont de peu d'intérêt pour les navires; quant à nous, ils nous opposaient des obstacles sérieux. Si je les avais connus d'avance, j'aurais peut-être hésité à essayer de marcher le long du rivage sans recevoir du secours du côté de la mer, ou sans m'être pourvu des moyens de construire des canots.

« Nos gens nous quittèrent le 20 à quatre heures du matin; ils furent de retour à deux heures après midi, ayant parcouru vingt-six milles, dont la moitié avec un canot de douze pieds sur leurs épaules: tel est l'effet d'une volonté ferme et persévérante. Je n'avais jamais sujet d'être inquiet pour le résultat des mesures qui dépendaient des efforts de mes compagnons.

« Quelle a été notre joie de voir que le canot serait aisément radoubé, et n'avait besoin que d'être calfaté et muni d'avirons! On se mit tout de suite à l'ouvrage; il fut terminé le 21, et le lendemain, à huit heures du matin, tout fut transporté sans accident de l'autre côté. Je regarde la découverte de ce bateau comme un bienfait de la Providence envers nous; sans son aide, nous n'eussions jamais pu faire passer les chevaux: obligés de traverser le bras de mer près de son entrée où il est le moins large, la force de la

marée et la faiblesse de ces animaux les ussent empêchés d'accomplir le trajet; ils auraient été entraînés dans les brisans, et y auraient péri.

• Nouvelle contrariété : à six milles plus loin, un autre bras de mer nous barra le chemin; on eut de nouveau recours au canot qu'on alla chercher; mais des coups de vent du sud très-violens et accompagnés d'une pluie abondante ne permirent d'en faire usage que le 24 au soir. Comme nous devions nous attendre à rencontrer d'autres ouvertures aussi profondes, mes gens s'offrirent volontairement de porter le canot sur leurs épaules jusqu'au port Stephens; proposition bien généreuse de leur part, à cause de leur état d'épuisement : il était tel que j'aurais eu de la répugnance à exiger d'eux ce service, qui cependant nous était bien essentiel. »

On eut effectivement besoin de se servir du canot, et le 26 octobre on avait par son moyen transporté les chevaux et une grande partie du bagage. M. Oxley allait à la découverte d'un endroit où les chevaux pussent paître, parce que le bord de la haie était occupé par des broussailles marécageuses; tout à coup on annonce que les naturels ont percé un des voyageurs d'un coup de lance. « Avant de passer, dit M. Oxley, nous avions vu un grand nombre de sauvages sur la rive opposée : on en compta près de soixante-dix

de tout âge. Dès qu'ils nous virent lancer notre canot à l'eau, ils s'embarquèrent dans leurs pirogues, et remontèrent le long de la rive méridionale de la lagune. On n'en apercevait aucun sur la ligne septentrionale; et quoique des deux côtés nous fussions préparés à les recevoir s'ils se fussent montrés en troupe sur le rivage, néanmoins plusieurs de nous n'étaient pas en garde contre une trahison individuelle. Un de nos compagnons était entré dans les broussailles à trois cents pieds des autres, afin de couper un chou palmiste; il avait déjà fini à moitié, quand il fut blessé d'une zagaie qui entrant par son épaule, pénétra jusqu'à sa poitrine. En tournant la tête pour voir d'où venait le coup, il en reçut un autre qui lui traversa le corps à plusieurs pouces plus bas : la douleur lui fit tomber des mains sa hache, qui fut à l'instant ramassée par un sauvage, le seul qui s'offrit à ses regards, et qui avait probablement été excité par la vue de l'outil à l'attaquer. Le blessé fut aussitôt embarqué dans le canot et transporté à la rive méridionale, où le docteur Harris était avec moi. Celui-ci réussit à arracher les deux zagaies, mais ne put, d'après la nature de la plaie, prononcer sur la guérison. Avant la nuit, les naturels s'étaient rassemblés et formaient une bande considérable, car on compta quatorze feux dans leurs camps. Réunis comme nous l'étions, nous

n'avions pas beaucoup à craindre de leurs tentatives, surtout pendant la nuit. Nous restions d'ailleurs si peu de temps dans tout endroit quelconque, que nous ne leur laissions pas le temps de concerter un plan d'agression.

Le lendemain on se remit en chemin à travers les broussailles qui alternaient avec les rivages ouverts; plus loin on trouva une campagne sablonneuse sans un seul brin d'herbe; en revanche, les arbres y étaient très-beaux. Les naturels fréquentent beaucoup toute cette partie de la côte, les vastes lagunes dont elle est bordée leur donnant beaucoup de facilité pour la pêche. On les voyait en grosses troupes sur la plage, et une quantité de leurs pirogues sur le lac. Le matin on observait leurs feux de tous les côtés; ils avaient l'air d'éviter les voyageurs, et ceux-ci ne se souciaient pas de former des liaisons avec eux. Le 30 on venait de dresser les tentes, quand il en parut une bande sur une colline, à peu de distance; ils étaient sans armes: il y avait parmi eux une femme et un enfant. « Comme ils s'approchèrent paisiblement, dit M. Oxley, on les laissa avancer; ils vinrent sous la tente sans montrer la moindre hésitation: en une heure ils se trouvèrent au nombre de trente, tant hommes que femmes et enfans. La plupart avaient probablement été à Newcastle; ils étaient doux et pa-

cifiques. Nous fîmes notre possible pour les maintenir dans ces bonnes dispositions: on fit la barbe aux hommes; on coupa les cheveux des enfans, et on leur donna les petits objets dont on pouvait se passer, espérant que ce bon traitement pourrait être utile à d'autres voyageurs que le hasard jetterait parmi eux. Bien loin de se montrer jaloux de leurs femmes, tout indiquait que les faveurs de ces belles pouvaient s'acheter; néanmoins personne ne se prévalut de cette facilité. Ils allumèrent leurs feux près de notre tente, et eurent l'air de s'établir là pour la nuit. Le temps avait menacé de pluie; et comme ils décampèrent à dix heures, on supposa que c'était parce qu'ils manquaient d'abri, et l'on s'attendit à une visite amicale de leur part le lendemain matin.

« On se trompait: la pluie ne cessa pas de tomber pendant toute la nuit; elle continua dans la matinée. D'ailleurs la marée n'avait pas assez baissé pour que l'on pût doubler un cap qui barrait le chemin; on ne partit donc pas d'aussi bonne heure qu'à l'ordinaire. En attendant le moment du départ, M. Evans et M. Harris étaient allés se baigner près de la pointe de terre, à 500 pieds de la tente. M. Evans était déjà sorti de l'eau et se rhabillait, lorsque quatre naturels, qu'il reconnut pour les avoir vus parmi ceux que nous avions si ami-

calement traités la veille, parurent sur la hauteur dans l'attitude de lancer des zagaies qu'ils tenaient à la main. On avait à peine assez de loisir pour parlementer avec eux : une zagaie fut décochée contre M. Evans ; M. Harris sauta dans la mer au-dessous des rochers, et à la faveur de leur abri gagna la tente. Heureusement l'arme manqua M. Evans, qui s'échappa en laissant ses habits, comme avait fait M. Harris. L'alarme donnée, on se mit à poursuivre les sauvages ; ils avaient disparu dans les broussailles de la colline.

« Cet exemple de perfidie nous rendit plus circonspects ; notre position favorisant leurs attaques, je résolus de franchir la colline avec les chevaux, route que son escarpement excessif avait empêché de prendre ; et je donnai ordre de réunir les chevaux. Pendant qu'on s'en occupait, et qu'assis dans la tente avec M. Harris et M. Evans j'écrivais tranquillement mon journal, une grêle de zagaie fondit du haut de la colline sur la tente ; un de ces traits passa par-dessus mon épaule, et entra dans la terre à mes pieds ; les autres tombèrent autour de la tente et parmi nos compagnons qui préparaient les bagages ; mais ils ne firent de mal à personne. Nous avions mis des hommes en vedette pour observer la hauteur ; mais les naturels se montrèrent et décochèrent leurs zagaies si soudainement, que nos sentinelles n'eurent pas le

temps de donner l'alarme. Pour voyager avec sécurité, il fallait balayer la hauteur : ce fut vite fait, car lorsque nous la gravâmes, les sauvages prirent poste sur une autre plus éloignée. Nous parcourûmes ensuite tranquillement douze milles, et nous fîmes halte à une petite pointe de terre découverte, qui de mer haute est une île. Nous nous y regardions parfaitement en sûreté, quand nous aperçûmes trois naturels venant le long du rivage du côté du port Stephens. Nous savions que la bande qui s'était conduite avec tant de perfidie avait pris ce chemin ; ainsi nous soupçonnâmes que ces hommes étaient envoyés pour voir si nous étions disposés à ressentir leurs outrages. Ils étaient désarmés et tenaient chacun un poisson comme une offrande de paix. Arrivés à quatre-cents pas, ils s'arrêtèrent, et comme nous ne leur faisons pas de geste pour les encourager à s'avancer, ils retournèrent à la hâte vers leurs compagnons. J'étais décidé, s'ils fussent venus plus près, à faire un exemple de ces traîtres, et à n'en laisser dorénavant approcher aucun.

« Le 1^{er} novembre nous sommes arrivés au port Stephens. Les sauvages s'étaient rassemblés en grand nombre derrière la plage ; comme ils étaient armés, nous avons soupçonné que leur intention était de nous lancer leurs zagaies, quand nous passerions devant les broussailles. Alors quatre

de nos compagnons marchèrent en avant pour nettoyer le rivage ; aussitôt les naturels se retirèrent, et ne se montrèrent de nouveau que lorsque nous eûmes passé ; ils parurent aussi lâches que perfides : je suis persuadé que tout le mal qu'ils font, provient d'une confiance mal placée de notre part dans leurs dispositions amicales. Un homme isolé qui ne se tient pas sur ses gardes est sûr d'être sacrifié à leur soif du pillage.

« Ne pouvant traverser ce port sans un grand canot, M. Evans et trois hommes s'embarquèrent dans notre petit bateau pour aller à Newcastle, dont nous étions éloignés de trente-six milles, chercher les secours que le commandant pourrait nous envoyer, ainsi que des vivres ; car les nôtres étaient presque épuisés. Le 6 nous reçûmes tout ce dont nous avons besoin.

A notre retour à Port-Jackson, l'homme blessé était assez bien remis pour que l'on pût espérer de le voir bientôt guéri (1).

Le gouverneur Macquarie instruisit la colonie par une proclamation du succès de l'expédition de M. Oxley, auquel il témoigna sa reconnaissance. Ensuite il chargea M. King, officier de la marine royale et fils d'un des gouverneurs qui l'avaient

(1) Les relations de M. Oxley ne sont pas traduites en français.

précédé, de reconnaître les côtes du nord et de l'ouest de la Nouvelle-Hollande, pour tâcher d'y découvrir l'embouchure des fleuves de l'intérieur. Le résultat de cette campagne fit perdre l'espérance de trouver une ouverture considérable le long de ces côtes. M. King est depuis parti pour un nouveau voyage.